

Rayonnements

Ying Chen

Numéro 73, été 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88277ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chen, Y. (2018). Rayonnements. *L'Inconvénient*, (73), 36–39.

RAYONNEMENTS

Ying Chen

L'auteure de *L'ingratitude* (Leméac, 1995) et de *Blessures* (Boréal, 2016) nous offre un extrait inédit de son prochain roman, où le fantôme d'Irène Curie croise des Japonais décédés sous le rayonnement des bombes...

Enfin j'arrive de ce côté du monde, de l'océan, plus loin que j'aurais pu imaginer, que j'aurais voulu, et sans savoir comment.

Ici, le monde s'achève au soleil levant.

Ou, tout au contraire, le monde naît quand le soleil tombe.

D'habitude, de mon vivant, j'avais horreur de me déplacer, non pas parce que j'étais mentalement fermée, indifférente aux autres peuples, aux endroits inconnus, mais parce que je croyais pouvoir, sans bouger, en restant chez moi, trouver l'essentiel de cette vie sur le petit terrain qui m'était familier, dans ma ville natale, à l'intérieur de mon laboratoire, connaître toutes les beautés et toutes les laideurs, toutes les sympathies et toutes les animosités, tous les éloges et tous les mépris, et en creusant sous mes pieds, pour obtenir les matériaux nécessaires à l'étude des propriétés et des lois universelles.

Quel gaspillage de temps et d'énergie, ces voyages. Quel vacarme que ces avions. Quelle agitation et quelle distraction. Quelle vanité. Quelle résignation à des sollicitudes passagères et utilitaires venant de la surface du monde. Quel éloignement, pour moi, des vraies substances, de ma raison d'être, de la tranquillité qui seule permettait à mon esprit de s'animer, de mon obscur laboratoire où je croyais parfois réussir à briller. À briller de ces éclats rares dans une existence courte, toujours entravée, encombrée, limitée, dont je tentais de saisir ne serait-ce que la moindre lueur, le moindre reflet,

fussent-ils trompeurs, pour pouvoir me dire que ma vie avait valu la peine.

J'en ai fait beaucoup, des voyages, pour en connaître la futilité.

Le projet d'un déplacement jusqu'à ce continent, à l'heure matinale où le soleil perce par endroits le brouillard, auparavant, je l'avais repoussé.

L'idée même d'un voyage à cette destination m'avait causé de la gêne.

J'avais pensé à cet endroit comme à une gigantesque plaie que j'avais l'impression de porter en moi-même, mais que je n'aimerais pas voir.

Tout comme les lèvres trop rouges de ma sœur et ses talons hauts qui m'avaient toujours donné l'envie de me repentir, de chercher le tort que je lui aurais causé, à la petite, même sans le savoir, ou par méchanceté naturelle, à un moment de notre vie commune, quand elle était encore très petite, alors que j'aurais été privilégiée parce que j'étais plus âgée et plus mûre.

Comme si les lèvres criardes et les talons chancelants de ma sœur me donnaient le droit de la croire moins heureuse, moins réussie, moins décente même, ressemblant trop peu à notre famille, celle que forment notre père, notre mère, nos grands-parents, moi-même, mon époux et mes enfants.

Alors, devant ma petite sœur, je me taisais et regardais ailleurs. J'avais envie de m'enfuir.

Ce lieu dévasté, sacrifié avec peu d'hésitation, de scrupules, avec même de bonnes raisons, comme un pion coincé sur un échiquier, comme un terrain des sous-espèces, ce lieu détruit moins par haine que par calcul, serait reconstruit aussitôt mais conquis, aidé charitablement, soumis et utilisé. Un monde cependant jamais fini, jamais perdu, n'attendant qu'un vent favorable, qu'un tournant du temps, pour se redresser, des décennies ou peut-être des siècles après, pour revenir hanter les vainqueurs.

Ce monde qui me hante moi aussi.

Les éléments composant l'arme meurtrière, mes parents avaient contribué à leur découverte. Puis, ensemble avec F., j'en avais étudié la nature et les propriétés. Ensemble avec les collègues de mon domaine, j'avais eu l'impression de rendre au monde un pouvoir de destruction sans précédent.

« Il faut croire que la science apporte plus de bien que de mal », avait dit mon père.

Et j'y avais cru fermement.

Je regarde autour de moi.

La ville est très nouvelle et très propre. Pas un insecte en vue. Pas une fourmi. Les passants et les voitures circulent devant et derrière moi. Beaucoup ont les cheveux rares, le teint pâle, mais semblent plutôt de santé normale. Ce sont tous des gens d'âge moyen. Je vois peu de jeunes, et peu de vieux. Il n'y a donc pas beaucoup de naissances, et on meurt tôt. Tout le monde se presse pour se rendre quelque part. Personne ne semble me remarquer.

Pourtant, je me sens observée.

J'attends donc, immobile, dans la circulation matinale.

Quand finalement la rue se calme, une femme à l'allure lente et hésitante apparaît, probablement d'une ruelle entre deux immeubles, s'avance vers moi. Elle boite et trébuche sans arrêt.

Arrivant près de moi, elle me fixe un moment.

– Nous avons eu la même maladie, commente la femme inconnue.

Je baisse les yeux.

Je me souviens encore très bien de la mystérieuse et répétitive irritation au fond de la gorge. Je connais bien sa maladie, la même qui a emporté maman. Seulement, jamais je ne verbaliserais ce que je sais. Maman et moi, on ne parlait pas de notre maladie.

Les connaissances de l'univers, les découvertes de la matière et l'exploration de leur utilité, ma vie n'était faite que de cela. Cela qui m'a inspiré mes rêves les plus profonds, qui m'imposait le calme et me procurait des consolations irremplaçables. Cela qui me rappelait la sensation d'être au sommet de la montagne, sans rumeurs et sans souillures, zigzaguant seule dans une neige cristalline.

Après m'être heurtée contre des murs constitués non pas des lois physiques mais des lois humaines, j'ai fini par comprendre que la science, en tant qu'activité humaine, serait toujours une monnaie à double face. Par fidélité à ma cause et par fierté aussi, je préfère néanmoins ne voir que le bon côté

de la chose.

Mais si, aujourd'hui, il était en mon pouvoir et en ma capacité d'établir pour moi-même l'urgence et la priorité entre l'étude des problèmes humains et celle des mystères naturels, j'inclinerais probablement vers la première.

Je cherche des mots à lui dire, à cette femme fichue, mais n'en trouve pas.

Entre cette femme et moi, flotte le visage souriant de mon brillant ancien collègue, parti dans un pays puissant pour aider à fabriquer l'arme puissante.

J'ai l'impression d'être entraînée, au moins en partie, ensemble avec mes parents et mes collègues, dans une lamentable profanation du savoir.

Une soudaine sensation de démangeaison m'envahit. Je me gratte les yeux et le cou. Je regarde autour de moi, cherche une source d'eau.

Je fais un pas vers l'inconnue, et craintivement lui tends la main. J'ai envie d'une douche froide.

Mais, sans faire attention à moi, sans un mot de politesse, l'autre me quitte à petits pas, l'air préoccupé.

Ce n'est décidément pas le temps ni l'endroit pour des camaraderies.

Puis la femme malade revient, en suivant péniblement cette fois un homme au visage couvert de plaies, et en tirant par la main une jeune fille aux yeux éteints.

Les trois passent devant moi sans se détourner, comme si je n'étais pas là. Ici, j'existe et je n'existe pas, cela importe peu, cela revient au même.

Cette famille de fantômes s'agite en pleine rue, sous le ciel bleu, dans une tendre lumière matinale, comme s'ils étaient seuls sur une scène, dans une autre réalité.

Je les regarde. Je suis leur histoire, ai l'impression de l'inventer un peu.

Tout à coup, la femme inconnue crie vers son homme :

– Je ne t'ai pas laissé tomber. J'étais d'accord pour que tu ne retournes pas au front même après la guérison. J'ai pensé aux plans de ton évasion si on venait te chercher, si on venait te faire du mal. Quand cela est arrivé, quand le jour devenait la nuit, tu étais en train d'écouter la radio. Tu restais politisé malgré toi. Ton cerveau bien lavé. Puis, tu disais que tu aurais dû repartir. Que maintenant tu respirais mal. Que tu mourais mal. Que tout cela était à cause de nous, de moi et de notre bébé. Que tu aurais préféré mourir mieux. Je suis restée auprès de toi jusqu'au lendemain, jusqu'à ce que tu n'aies plus de souffle. Alors que j'aurais pu m'enfuir en vitesse, comme tout le monde.

L'homme ralentit ses pas, mais semble vouloir ignorer la femme.

– Tu marches trop vite, se plaint la femme haletante.

La jeune fille se débarrasse de la main de sa mère, l'air dégoûté. Ce geste semble fortement irriter la mère, mais celle-ci s'en prend à l'homme :

– Vingt-quatre heures ! Je t'ai attendu pendant vingt-quatre heures entières, tu te rends compte. Et ces vingt-quatre heures dans les cendres de cette ville ont suffi à me coûter vingt-quatre années de vie. Une grosse tumeur a bien-

tôt poussé dans un de mes reins, puis une autre dans l'autre rein. On a mis des années à me couper les reins morceau par morceau, l'un après l'autre, jusqu'à ce que je n'aie plus du tout de reins. Et j'ai aussi des plaies partout qui ne guérissent pas. Finalement je succombe, sans même revoir mon bébé. Tout ça à cause de cet attardement auprès de toi. Ceux qui ont su partir vite et à tout prix ont eu plus de chances de mourir vieux.

L'homme s'arrête, regarde vers la jeune fille qui semble être leur enfant.

– Et si je me suis remariée, continue la femme, je n'ai pas fait d'enfant avec l'autre.

– C'est juste parce que tu ne pouvais plus, à cause de ton sang désormais impur, riposte l'ex-mari.

Brusquement, la femme tombe par terre. Dans la rue devenue calme maintenant, on imagine ses os se fracasser dans la chute. La jeune fille s'écarte d'un pas et dit à sa mère :

– Tu n'aurais pas dû m'abandonner à ta sœur qui ne m'aime pas, qui m'a traitée comme un fardeau, une handicapée inutile, tu aurais dû me garder auprès de toi.

La femme ne crie plus. Les émotions causées par les retrouvailles familiales quittent son visage. Elle regarde sa fille, avec la même tranquillité qu'elle manifestait tout à l'heure en mexaminant, moi, l'étrangère qui rôde sur son chemin.

Elle murmure presque, sans espérer vraiment se faire entendre :

– Comment voulais-tu que je sache, à l'époque, que je mourrais après toi ? Ta tante n'avait pas d'enfant, elle t'adorait. Je voulais que tu te sauves le plus loin possible avec elle. Je ne voulais pas que tu restes avec nous, parce que ton père ne pouvait plus bouger. Si j'avais su que tu avais si peu de temps à vivre, et que j'avais encore tant d'années à endurer... Mais c'est bizarre, ce que tu dis, que ta tante ne t'aime pas...

Elle n'a plus envie de lui dire qu'elle lui a manqué, sa fille.

Peut-être la mère pense-t-elle qu'elle n'a pas eu honnêtement beaucoup de loisir pour penser à son enfant, en fin de compte, incommodée comme elle l'a été des années durant par ses problèmes aux poumons, par ses plaies aux pieds, par ses opérations successives aux reins.

Elle ne lui dit pas non plus que, tout de même, elle avait lancé en vain plusieurs avis de recherche dans un journal pour retrouver sa sœur et sa fille perdue.

Toute cette histoire, se dit-elle – la santé irrécupérable de la jeune fille crapuleuse, ses humeurs, son manque de joie quand ses nerfs étaient tordus, sa lourde présence, la faim, les hommes partis et morts dans des contrées lointaines, corvées infinies à accomplir seule, à l'extérieur comme à l'intérieur du foyer –, tout cela, sans doute, était trop pour sa sœur, était au-dessus de ses forces.

Et si la tante ne pouvait prétendre être très maternelle envers sa nièce, elle n'attendait pas pour autant avec impatience que la mère absente apparaisse un jour pour réclamer son enfant. Elle refuserait qu'on vienne cueillir le fruit amer de son labeur inutile. Elle s'engouffrerait obstinément dans sa vie toxique avec cette enfant empoisonnée.

Il n'y a plus rien à dire entre la femme inconnue et sa

sœur, entre l'enfant et sa tante, entre la femme et sa propre fille, entre les anciens époux.

Rien à dire quant à ceux qui avaient découvert la puissance du poison, qui en avaient tiré l'utilité, qui avaient fabriqué l'arme, qui avaient lancé l'arme sur eux, sur sa famille, sans excuse et conformément à la pleine moralité, qui avaient fait exploser en mille morceaux l'existence des petites gens à cause des grands intérêts.

Rien à dire sur le célèbre brouillard rayonnant qui avait rendu les criminels glorieux, transformant tour à tour les ennemis en alliés, et les alliés en ennemis.

Rien à dire sur ce qu'avait vécu cette famille de deux générations, car il n'y en aurait pas une troisième.

Cela a été vécu en silence, avec honte, comme une malédiction méritée, une punition due, sinon comme une catastrophe naturelle, comme une simulation de la fin du monde.

À peine cela a-t-il été perçu comme une tache noire sur la planète en tout temps enflammée, autour de laquelle s'affairent les scientifiques que, malgré eux, malgré leur suprême intelligence, malgré leur bonne volonté, on tire par le bout du nez.

Il vaudrait mieux donc qu'on ne la retrouve pas, cette sœur pas assez maternelle.

Cette sœur, que la femme inconnue connaissait bien, argumenterait qu'elle aussi ne vivrait qu'une seule fois, que cette vie ne valait ni plus ni moins que celle des autres. Ni plus ni moins, par exemple, que la demi-vie de cette nièce.

Et cette sœur aurait peut-être honte de son égoïsme, mais cela ne changerait rien à rien.

Comme beaucoup de personnes de la région qui, ayant par fortune échappé à une mort immédiate, finissaient par développer quelque difformité tôt ou tard, la femme malade, en ce moment aux pieds de sa fille indignée, craignait que sa sœur ne soit pas épargnée.

Elle tousse un peu. Elle a tellement toussé de son vivant qu'elle en a pris l'habitude. La gorge lui gratte surtout quand elle est en présence des gens, quand elle n'a rien à dire.

Elle lève la tête vers l'homme, comme pour conclure, d'une voix rauque et cassée :

– Les gens sont exigeants.

L'homme, avec une expression impassible, sans merci, contourne le corps de la femme aux os déformés, aux chairs pourries, au cœur desséché, il évite ce tas de ruines, pour s'approcher de la jeune fille.

Or celle-ci se met tout de suite à reculer :

– Et toi, à combien de vies as-tu mis fin, là-bas ? Combien de corps as-tu violentés, troués ou fendus, avant de te faire blesser et renvoyer ? Il y avait plus de morts là-bas qu'ici, des décès tout aussi atroces qu'ici, et on n'en parle pas, comme s'il y avait des victimes qui valent moins que d'autres.

– Mais mon enfant, proteste le père, je n'avais que dix-neuf ans...

– Oui, mais les corps plus jeunes que le tien, les civils, les bébés, les femmes et les vieux, tu en as achevé combien ? Et comment ? Tu en as démembré et décapité combien ? Et tu refuses toujours de t'excuser formellement ? Refus obstiné

de faire noter tes crimes contre l'humanité dans les manuels scolaires, pour que personne ne t'imité, pour que l'histoire cesse de se répéter ?

– M'excuser de quoi ? Je n'ai de comptes à rendre à personne. Nous avons eu le devoir d'exterminer une race inférieure, décadente, sans avenir, un peuple incapable de raffinement, de renouvellement, de remontée, que je n'appellerais pas humain, mais qui occupe et salit une terre dont nous, peuple béni et céleste, aurions fait meilleur usage, nous aurions pu devenir maîtres d'un vaste continent. Devenir maître est la destinée de tout peuple fort, en avance sur les autres, en avance dans l'armement. De plus, la prolifération de leur population, à la manière des fourmis, des rats, leur énormité à proximité de chez nous nous est, hier comme aujourd'hui, toujours menaçante, toujours submergeante. Il s'agit, hier comme aujourd'hui, d'une distribution très injuste des ressources. D'un combat à mort.

L'homme se tait un moment. Lui semble revenir tout à coup dans la gorge le goût sanglant du cœur d'un blessé. Une gourmandise qu'il avait cherchée avec ses camarades pendant la guerre. Une rare source de nutriments, susceptible de les fortifier pendant longtemps, quand ils devaient se battre le ventre creux.

Il s'écarte d'un pas, se penche comme pour vomir. Mais plus rien ne sort de la bouche qui a vociféré toute sa colère contre sa mauvaise fortune.

La jeune fille lève deux doigts et se pince le nez.

– Et dire que ton armée est en train de se reformer, dit-elle, en reculant davantage. Tout recommencera, et tout finira comme avant.

– Mais qu'est-ce que tu en sais, de l'avenir ? Et où vas-tu ? lui crie l'homme. Depuis que tu es née, je ne suis jamais allé nulle part, n'ai jamais mangé personne.

L'homme se précipite à la suite de sa fille. La femme boîteuse rebondit et essaie de les rattraper. Tous les trois courent dans la même direction.

•

Je me suis peut-être endormie.

Quand je me réveille, la famille infâme et désunie n'est plus là.

Je crois avoir rêvé.

J'ai l'impression que chacun est parti seul de son côté, sans adieu, comme s'ils étaient étrangers l'un à l'autre, mais pas tout à fait, portant un trop-plein de sentiments malheureux qui ressemblent aux effets secondaires de l'empoisonnement qui les a séparés, qui a amputé leur amour et leur vie en même temps que leurs corps. ■

Découvrez les auteurs de L'INCONVÉNIENT

